

Le bon vieux sexe fait peur?

Le transfert, en tant que nébuleuse entre analyste et analysant, concerne un certain type de silence et d'écoute, il a pour fonction d'activer la voix de ce que la raison ne fait pas passer, soit les dimensions liées aux trois grandes tragédies que le langage peine à exprimer: le manque, le sexe, la mort.

Le transfert n'est pas la prérogative de l'analyse; il est présent dans chaque relation humaine.

Le titre de mon exposé évoque un recueil de Arlene Heyman, psychanalyste américaine, titre qui, en français, a été traduit par *Tard dans la vie, l'amour*. Alors qu'en italien il devient *Le bon vieux sexe fait peur*. J'ai pris la liberté d'ajouter au titre du livre un point d'interrogation.

J'ai choisi de parler d'un des récits, dont le contexte est très particulier dans l'histoire des Etats-Unis et du monde entier; un moment historique qui ressemble fort à ce que nous traversons aujourd'hui. Il ne s'agit pas du récit qui, parmi les sept dont est composé le livre, me plaît le plus. Ou bien initialement je l'avais exclu justement parce qu'il m'avait beaucoup touchée. Dans un premier temps j'avais pensé de parler d'une autre histoire. Entre-temps la Russie a envahi l'Ukraine et cet événement m'a amené à faire un choix presque obligatoire, dans la mesure où il me semblait impossible, à la limite de l'obscène, de faire semblant de faire que tout était "comme avant". C'est vrai qu'il y a dans le monde beaucoup d'autres guerres, on a même entendu un numéro, énorme, que je n'aurais jamais imaginé (59 selon l'Acled). Mais celle-ci semble encore plus risquée que les autres, peut-être en raison du danger nucléaire mais aussi au regard des conséquences sociales et économiques qu'elle comporte. Faute ou mérite des média qui en rendent compte à longueur de journée, le fait de la considérer plus "importante" que les autres? A voir. Une chose est sûre est que cette invasion dit, de façon assez explicite "avec ou contre moi". Les Etats-Unis répondent la même chose et nous Européens nous sommes au milieu de tout cela, à faire tampon, sans bien savoir que dire et que faire vraiment.

Ne pas tenir compte de ce moment me donnait la sensation d'être hors temps et hors lieu.

C'est ainsi que j'ai décidé, en mai/juin 2022, de m'appuyer sur un récit qui débute à New York en septembre 2001, au moment décisif de l'attaque aux Tours Jumelles. Quelque chose est arrivé dans cet événement et qui contient les prodromes de ce qui s'est produit après, y compris l'invasion de l'Ukraine de la part de la Russie. Je me sens péremptoire en faisant une telle affirmation, aussi parce que je ne suis pas en mesure de démontrer ce que je soutiens, mais ce ton péremptoire s'étaye sur le fait qu'après cet attentat rien n'a plus été "comme avant". A bien y penser, après la Shoah aussi on disait: "*Plus rien ne sera comme avant*" (on disait aussi: "*Plus jamais cela*"), après la guerre des Balcan aussi on a répété la même phrase. En vérité, après chaque acte, qu'il soit éthique ou pervers, plus rien ne peut être comme avant.

Pourquoi une oeuvre littéraire?

En premier lieu parce que j'aime la littérature; et puis, comme l'écrit Luigi Burzotta, nous psychanalystes nous pouvons certainement tirer profit des productions artistiques. Freud le souligne, la littérature réussit à saisir de façon apparemment simple les questions qui ont à voir avec les tragédies humaines, telles la joie et le bonheur qui, heureusement, constellent l'existence humaine. Dans une lettre à Artur Schnitzler, Freud écrit: "J'ai eu l'impression que vous saviez par intuition - en vrai à cause d'une auto-perception raffinée - tout ce que j'ai pu découvrir, à partir d'un dur labeur, dans les autres hommes".

Combien de fois il nous arrive de dire, devant une oeuvre d'art: magie de la littérature, de la poésie, de l'art. Comme s'il y avait, dans ces précieuses activités humaines qui nous entourent, les pièges que la raison - y compris la psychanalyse - nous tend. Le noyau de la question arrive de façon qui nous semble magique. Je souligne que cela nous semble, parce qu'il n'en va pas ainsi. Dans ces domaines là aussi il y a un grand travail, probablement différent mais tout autant intense.

Je me suis également demandé si l'écriture de Heyman laissait entrevoir sa formation psychanalytique: souvenons-nous de Freud disant à un interlocuteur, réel ou fictif je ne m'en rapelle pas, que les questions sexuelles ne sont pas en soi gênantes, cela dépend de la manière dont elles sont traitées et accueillies. Je m'appuie sur l'expérience de Freud afin que cette lecture ne laisse pas indifférent, tant du point de vue de l'écriture que du contenu: embarrassant, décontenançant, ironique, parfois très amusant, impossible à abandonner. Il s'agit d'un hymne à la vie chanté à travers la mise en parole de l'expérience du manque, de la sexualité, de la mort. Et le récit que j'ai choisi me semble un des plus représentatifs de la fragilité humaine mais aussi de la force vitale qui l'accompagne. L'auteure fait montre de façon incontestable de talent littéraire et psychanalytique, nonobstant le fait qu'il s'agisse de sa première publication, à l'orée de ses 80 ans.

Dans le premier récit, par exemple, j'ai trouvé une bonne exemplification littéraire de ce que Freud désigne comme la névrose: le négatif de la perversion.

L'histoire intense au titre de "En dansant avec Matt" - seulement à la fin ce titre délivrera son sens - me paraissait adaptée à la période que nous traversons. La sexualité, même dans ses aspects les plus paradoxaux, est vécue par les protagonistes au beau milieu d'événements dont la portée existentielle et sociopolitique est très importante: une maladie au dénouement mortel qui affecte l'un des protagonistes, Matt, époux et père, et sa maladie avec tout ce qu'elle peut comporter de conséquences pour lui-même et pour sa famille, comme en effet l'attaque aux Tours Jumelles.

Dans la première partie la voix de la narration est celle du fils, qui parle à la première personne: Solly, un adolescent qui devait alors aller à l'encontre et supporter au même moment les trois grandes tragédies humaines citées: le manque, le sexe, la mort; celle de son père et celle de milliers de personnes, dont certaines se jettent dans le vide, sous ses yeux...

La seconde partie du récit se fait à la troisième personne, comme s'il s'agissait d'indiquer que le jeune homme est la pièce la plus importante de l'histoire.

Le matin du 11 septembre 2001 Solly va à l'école, l'équivalent de notre Collège. Il s'ennuie, il pense à son père gravement malade et, pour se distraire, il fixe du regard "les nichons de folie de Gina Pappadopoulos", une fille qui lui plaît, aussi parce qu'elle est intelligente et très jolie.

En l'espace de quelques minutes la fin du monde semble se produire sous ses yeux car en effet l'école est près du World Trade Center de New York, c'est le matin du 11 septembre 2001.

Les pensées du garçon, à peine il se rend vaguement compte de ce qui se passe, vont vers son père qui est hospitalisé à quelques blocs de distance. Et il part dans cette direction, à pieds, parce qu'il n'y a plus ni autobus ni taxi. A l'improviste, presque par hasard, il se retrouve main dans la main avec Gina, qui va dans la même direction. Quand elle s'arrête devant chez elle, elle l'embrasse, "un baiser à mi-chemin entre la joue et la bouche". Peur, terreur, angoisse pour lui-même mais aussi pour son père, mais aussi de la stupeur, presque du bonheur, pour cette main de Gina dans la sienne, pour ce baiser dont il n'était pas même arrivé à rêver.

L'histoire se dénoue ensuite et pendant un an entre espoirs et désillusions: la leucémie de Matt, le père de Solly, semble être en rémission mais elle ne l'est pas, malgré la greffe de moëlle. Apprenant que la maladie est à nouveau aiguë, Solly, qui a participé au rendez-vous avec ses parents, et avec un ballon en main, le lance avec rage sur une vitre et la détruit. Au même moment Matt éclate d'un rire tonitruant et irrésistible, et auquel Ann est contrainte, à son corps défendant, à participer. Une scène du livre vraiment intense.

Ann, psychiatre, épouse et mère, est une figure qui se détache de manière indélébile du récit.

Une belle femme amoureuse de son mari, avec lequel, à certains moments, quand la maladie semblait vaincue, elle fait l'amour tout en oubliant pour quelques instants la tragédie qui est en acte, s'armant de toutes les précautions destinées à ne pas être découverts par les infirmières. Dans les pires moments, quand elle ne travaille pas, elle vit à l'hôpital; c'est seulement là, près de Matt, qu'elle réussit à dormir quelques heures. Elle va aux rencontres d'auto-assistance et elle pleure, elle n'a jamais pleuré autant de sa vie. Elle pleure quand elle va aux groupes, quand elle est seule dans l'ascenseur, aux toilettes. Partout où elle ne rencontre pas le regard de Matt et de Solly. Avec eux il lui arrive de réussir à rire.

Le récit commence avec l'écroulement des Tours Jumelles et il se conclut un an et quelques mois après quand Ann, après le décès de son mari, se rend sur les lieux où un peu moins d'une année avant, il y avait les Tours. Elle rejoint une file de personnes et attend son tour pour voir à partir de l'ouverture prévue. Peu à peu elle se rend compte qu'elle est en train de regarder l'intérieur d'un trou énorme qui lui évoque une planète abandonnée. *"Elle tente de retrouver le souvenir de ces moments où elle allait danser avec Matt là-haut, à la Window of the World, et quand ils regardaient la ville assis à une table illuminée. Ils ont fêté chaque anniversaire là-haut pendant 20 ans. Mais rien ne lui revient à l'esprit. Elle baisse ses yeux vers le trou et vers tout ce qu'elle voit. Derrière elle quelqu'un hurle: 'Dépêchez-vous, il fait un froid de chien!'. Ann continue à regarder mais les tours ne reviennent pas"*.

Parce que rien ne sera plus comme avant.

Freud dans ses *Considérations sur la guerre et sur la mort* parle de la désillusion. Désillusion du fait que les nations, en particulier les plus "civiles" choisissent la guerre, avec tout ce qu'elle comporte de conséquences en termes de destruction et de mort. Comme si tout ce qu'avaient construit les scientifiques, les artistes, les poètes, les philosophes, les grands penseurs, à un certain moment ne pouvait plus tenir devant le déchaînement des pulsions archaïques jamais éteintes, pulsions qui, gouvernées pendant longtemps, étaient devenues à un certain moment ingouvernables. Dans le cas de la guerre, les pulsions agressives. En guerre cependant, pour toute guerre, le terme de viol émerge lui aussi toujours, cela démontre qu'il n'est pas non plus facile de renoncer aux pulsions sexuelles. Et quand elles sont étroitement liées aux pulsions agressives, les problèmes se surajoutent.

L'essai date de 1915 et certainement de la première guerre mondiale, à laquelle Freud se réfère et qui a été un carnage. Je me souviens encore que mes grands-parents me parlaient de la guerre et de leur fuite vers le sud de l'Italie en tant que réfugiés, alors que quand nous pensons réfugiés nous voyons des Africains, des Moyens-Orientaux et, maintenant, des Ukrainiens.

Qui sait ce que Freud aurait écrit en 1940 et après.

Donc s'il est vrai que la civilisation se maintient et se construit avec une renonciation au moins partielle de la part des humains à la satisfaction pulsionnelle, il est tout aussi vrai que cette renonciation ne semble pas donner de grands résultats de civilisation. Les guerres sont l'exemple le plus éclatant de cet échec. Y aura-t-il un autre chemin possible et qui ne soit pas nécessairement celui de la renonciation pulsionnelle qui semble tellement difficile à accomplir et qui jusqu'à présent n'a pas donné les résultats espérés?

Nous savons qu'un des chemins les plus fructueux est celui de la sublimation, parce qu'elle porte à la civilisation un apport impayable en terme d'oeuvres humaines extraordinaires. Malheureusement nous savons aussi qu'il n'est pas possible pour tous de pouvoir l'emprunter. Durant les époques difficiles il semble d'ailleurs que la sublimation soit substituée à la perversion, de laquelle elle n'est en effet pas si éloignée.

Je me demande si une voie plus fructueuse ne pourrait pas être celle d'une civilisation qui tende radicalement à la "formation (également) sexuelle" radicalement autre par rapport à celle qui circule à l'intérieur et à l'extérieur des écoles.

Tendre à la valeur symbolique de la pratique sexuelle: cela me semble une des propositions du

livre dont je vous parle, et dans cette proposition nous pouvons reconnaître la formation psychanalytique de l'auteure. Heyman écrit entre les lignes que témoigner de la valeur symbolique de l'activité sexuelle appartient aux vieux: peut-être parce que le sexe pour les jeunes est une nécessité, tandis que pour les vieux elle peut relever d'un choix. Et aussi parce qu'à *un certain âge* l'activité sexuelle peut comporter un aspect sublimatoire.